

UN HIÉROMOINE « SCYTHE » DU TERRITOIRE DE LA ROUMANIE, DANS UN MANUSCRIT BYZANTIN DU XII^e SIÈCLE

MIHAI OVIDIU CĂȚOI

Les sources littéraires portant sur l'histoire du peuple roumain d'avant la fondation des Etats féodaux roumains (XIV^e siècle) sont assez rares et pas toujours claires. Maintes fois, elles furent à l'origine de longues controverses entre les historiens roumains et ceux des pays voisins au sujet de divers aspects fondamentaux de l'origine, de l'espace de formation et de la présence du peuple roumain dans la région carpatobalkanique dans le haut Moyen-Age. Pour cette raison, une nouvelle source ne saurait être que bien venue, pour mieux éclairer les réalités politiques, sociales, économiques ou religieuses d'une époque encore insuffisamment connue.

Le témoignage portant sur le *Scythe* évoqué dans le titre se trouve dans le manuscrit grec conservé à la Bibliothèque de l'Académie Roumaine, Mss. n° 508, un exemplaire relié, bombycien, ayant les dimensions de 22/15 cm,¹ avec 337 pages² écrites, la plupart à 20 lignes par page, la numérotation courante ayant été exécutée à une époque ultérieure, le plus probablement vers la fin du XIX^e siècle. Le volume est parvenu en Roumanie au XVIII^e siècle, et, selon la dédicace, « *il fait partie des livres destinés (à côté d'autres) à l'Ecole Grecque de Bucarest, qui fonctionne dans le monastère de Saint Sabbas, voué au Saint Sépulcre...1728, au mois de Mai, Alexandre, le Patriarche de Constantinople.* »³ Avec d'autres encore, le manuscrit fut déposé au Musée d'Antiquités, d'où il fut pris par la Bibliothèque de l'Académie Roumaine. Et c'est probablement dans ce contexte que fut appliquée l'actuelle numérotation, en chiffres arabes.

¹ Constantin LITZICA, *Biblioteca Academiei Române. Catalogul manuscriptelor grecești*, București, 1909, p. 273, n° 594. LITZICA l'inclut dans le catalogue, au n° 594, mais le numéro réel d'inventaire du mss. est 508.

² Le mss. a été numéroté en chiffres arabes, de sorte que l'on lira *la page et la ligne* et non pas *la feuille*, comme il est d'usage pour les manuscrits

³ C. LITZICA, *op. cit.*, p. 4. « καὶ τὸδε πρὸς τοῖς ἄλλοις ἐκ τῶν ἀφιερωθέντων βιβλίων τῆς ἐν Βουκουρεστίῳ ἐλληνικῆς σχολῆς κειμένης ἐν τῷ σεβασμίῳ μοναστηρίῳ τοῦ Ἁγίου Σάββα, τῷ ἐν τῷ Παναγίῳ Τάφῳ ὑποτελοῦντι ... 1728, μηνὶ Μαίῳ. Ἀλέξανδρος Πατριάρχης Κωνσταντινουπόλεως.

La première mention et analyse de ce manuscrit fut faite par Jean Darrouzès,⁴ d'après une photocopie envoyée par l'Académie Roumaine à l'Institut de Recherches et d'Histoire des Textes de Paris. Le chercheur français a conclu que l'on se trouvait devant une collection de lettres appartenant à trois auteurs: Euthyme Tornikes, le moine Hiérothé et Phalaris. Nous n'insisterons pas ici sur ce que Darrouzès a déjà montré dans son étude et nous nous arrêterons directement au passage qui nous intéresse tout spécialement, puisqu'il fait l'objet de la présente étude. Il s'agit de l'Épître n° 73,⁵ adressée au Patriarche Théodose Boradiotes⁶ par le moine Hiérothé, par laquelle le haut prélat constantinopolitain était informé au sujet des troubles qu'avait provoqués, dans le monastère patriarcal où il vivait lui aussi, l'installation d'un *Scythe*.

Après avoir traduit en résumé la première partie de l'épître, Darrouzès n'insiste pas trop sur le contenu, montrant qu'elle se réfère à une affaire obscure concernant l'allocation d'un étage du monastère en faveur du « *Scythe* », que celui-ci venait des hautes montagnes du Danube et qu'à la page 138 il y a sa description. De même, il souligne le fait que l'épître n'est pas intégrale et que, vu son final abrupt, la dernière page en manque probablement.⁷

L'étude de Darrouzès est citée par Răzvan Theodorescu en 1974 à propos de la vie ecclésiastique qui gravitait autour du centre métropolitain de Dristra, aux XI^e–XII^e siècles. De l'évangélisation des peuples migrants de la région du Danube à cette époque-là, il dit que « *le seul témoignage clair est l'épisode de la christianisation des Péchéniens de Kegen par Euthyme* », et dans la note il ajoute qu'« *il n'est peut-être pas inutile de noter ici qu'un siècle plus tard, vers la fin du XII^e siècle, les sources mentionnent un 'moine scythe' originaire des régions danubiennes, présent, paraît-il, dans un monastère byzantin trouvé sous la juridiction du patriarcat de Constantinople.* (n.t.) »⁸ R. Theodorescu incline donc à

⁴ Jean DARROUZÈS, *Un recueil épistolaire du XI^e siècle. Académie Roumaine Cod. Gr. 508*, dans *Revue des Études Byzantines* (REB), 30, 1972, p. 199–230.

⁵ Cela se trouve dans le mss. 508 à la p. 136 (l. 19–20)–138.

⁶ A. A. VASILIEV, *Histoire de l'Empire Byzantin*, II, Paris, 1936, p. 131; Alexander P. KAZHDAN, *Theodosios Boradiotes*, *The Oxford Dictionary of Byzantium* (ODB), III, New York, Oxford, 1991, p. 2052. Théodose II Boradiotes a été patriarche de Constantinople entre 1179–1183. D'origine syrienne probablement, il est venu à Constantinople, devenant moine dans le Monastère de Boradion, sur la rive asiatique du Bosphore. Il fut installé patriarche par Manuel I^{er} Comnène, étant un adepte fidèle de la politique ecclésiastique menée par cet empereur. Après la mort de Manuel, il essaya de réconcilier les factions qui luttaient pour le pouvoir au temps du minorat d'Alexios II Comnène. Il entre en conflit avec Andronic I^{er} et il est obligé d'abdiquer et de se retirer dans l'île de Terebinthos.

⁷ Jean DARROUZÈS, *op. cit.*, p. 215, n° 73.

⁸ Răzvan THEODORESCU, *Bizanz, Balcani, Occident la începuturile culturii medievale românești (secolele X–XIV)*, București, 1974, p. 72, note 88. Ce renseignement est utilisé ultérieurement par Theodorescu toujours au sujet de la vie ecclésiastique de Dobrogea et de la nécessité des moines autochtones de mener leur activité dans des lieux de culte spécifiques. Cf. Idem, *Un mileniu de artă la Dunărea de jos (400–1400)*, București, 1976, p. 120, note 90 à la p. 148–149, où il dit: « *La rându-le, « călugări sciți » de la Dunăre se aflau, la finele secolului al XII-lea, în mănăstirile Bizanțului, precum cel semnalat de Darrouzès* ».

croire qu'il s'agit d'un moine, d'origine touranique probablement, du diocèse de Dristra, mais sans faire des précisions plus claires sur l'appartenance ethnique de celui-ci.

Une année plus tard, Petre Diaconu se demandait seulement « *si ce moine ne venait pas éventuellement d'un monastère du type de celui de Niculișel. (n.t.)* »⁹ Ultérieurement, il allait revenir à deux reprises sur cette idée, mais sans faire d'autres considérations.¹⁰

En 1977, Vasile Boroneanț utilise le renseignement de Darrouzès et le met en rapport avec les découvertes archéologiques de la grotte de Gaura Chindiei, commune de Pescari, de département de Caraș-Severin, opinant que « *la lettre confirme l'existence au Bas-Danube de certains prêtres ou moines autochtones, peu agréés et dénigrés par la classe monastique grecque byzantine. Le fait que le Scythe provenait des hautes montagnes de Danube mérite d'être pris en considération, d'autant plus que la grotte (de Gaura Chindiei, n.n.) a pu fonctionner comme skyte, avec des interruptions peut-être, du X^e jusqu'au XIV^e siècle, tel que semblent le confirmer les deux symboles accompagnant la croix byzantine.* »¹¹

Dans cette même étude fut présentée une traduction fragmentaire du texte, plutôt sous forme de paraphrase, appartenant à Nicolae Șerban Tanașoca: « *nous avons été balayés du monastère patriarcal comme de la racaille.* » L'étage supérieur du monastère fut donné à un homme hautain, dépourvu d'humilité, « *un barbare d'origine scythe, venu des hautes montagnes de la rivière Fison – Danube, nommé Istros.* » Le portrait de ce moine barbare est fait de manière satirique: « *en le voyant, on ne dirait pas qu'il s'agit d'un serviteur du Christ. Il porte une tunique de fer, il est chaussé de fer et porte un collier de fer à son cou. La chaîne du collier tinte d'un bruit assourdissant lorsque le Scythe fait un mouvement, lorsqu'il s'incline ou se promène à l'heure du dîner. Sur sa poitrine, il a une croix de cuivre brillant comme de l'or (ou ornée d'or).* » Il porte « *une peau de mouton tannée qui cache probablement un loup.* » Ses yeux, « *messagers de l'âme* » sont troubles. Il ne possède « *aucune culture* » et ne connaît même pas « *la prière que le Christ a livrée au peuple chrétien et que connaissent, à mon avis, même les porchers et les bouviers.* » (il s'agit du « Notre Père »).¹²

N. Dănilă¹³ évoque lui aussi cette information dans une étude qui suivait l'évolution du christianisme dans la région d'Olténie aux VII^e–XIII^e siècles, à la

⁹ Petre DIACONU, *Din nou despre încadrarea cronologică a valului și a mănăstirii de la Niculișel*, SCIVA, 26, 1, 1975, p. 101–106, note 29.

¹⁰ Idem, *Les Coumans au Bas-Danube aux XI^e–XII^e siècles*, București, 1978, p. 96, note 442 ; Idem, *Despre organizarea ecleziastică a regiunii Dunării de jos (ultima treime a secolului X – secolul XII)*, ST, XLII, 1, 1990, p. 120.

¹¹ Vasile BORONEANȚ, *Arta rupestră din Peștera Gaura Chindiei ; comuna Pescari (județul Caraș-Severin)*, Monumente Istorice și de Artă, Revista Muzeelor și Monumentelor, 1, 1977, p. 23–34.

¹² Entre parenthèses carrées, nous avons reproduit textuellement la traduction de N.S. Tanașoca adoptée par V. Boroneanț, telle qu'elle a été publiée dans l'étude mentionnée. Voir *Ibidem*, p. 33, note 50.

¹³ Nicolae DĂNILĂ, *Teritoriul Olteniei în secolele VII–XIII în lumina documentelor bizantine*, MO, XXXVI, 7–8, 1984, p. 458–469. Dans l'appareil critique, Dănilă ne mentionne pas l'étude de V. Boroneanț, mais nous considérons qu'il l'a utilisée, puisqu'il offre des détails que Darrouzès, le

lumière des documents byzantins. Ainsi, Dănilă dit que « le moine scythe » portait sur sa poitrine « *une croix de cuivre brillant comme de l'or* »¹⁴ et comprend que celui-ci « *avait chassé de l'établissement monastique, probablement une stavropégie patriarcale, tant Hiérothé que les autres moines, en s'y installant en maître* ». De même, il dit que le nom de « Scythe », dans les sources byzantines contemporaines s'appliquait notamment aux Coumans et, vu que ce peuple avait été christianisé au XIII^e siècle, opine que le moine évoqué par Hiérothé était un autochtone de la régions des Carpates danubiennes, c'est-à-dire de l'Olténie ou du Banat.¹⁵

Récemment, Ion Bica le rappelle dans une note, sans développer le sujet.¹⁶

C'est à cela que se résume, à ce que nous sachions, l'histoire de l'étude et de la publication du manuscrit et nous n'avons aucun renseignement que celui-ci ou l'épître en question aient fait jusqu'à présent l'objet d'une autre étude, plus détaillée, dans l'historiographie roumaine ou étrangère. C'est pour cette raison que nous avons considéré qu'une approche du texte intégral de l'épître pourrait apporter plus de lumière sur une période historique encore peu connue et assez controversée.

Texte¹⁷: † Τῶ <κα>ριάρχη κύρω Θεοδοσί[ῶ]

feuille 136

‡¹⁹ Φ<ω>νή τῆς τρ<ύ>|²⁰γ<ον>ος ἠκούσθη ἐπὶ τὰ ᾠτα μου ἰν' ἐκ τῆς τοῦ Σολο[μ]ῶντος ||

feuille 137

‡ <μ>υρεπικῆς τὸ τῆς δέοντος ἐπιστο<λ>ῆς μυρορρεῖται ἐπὶ πρό<σ>ωπ<ον> ταύ<ης> ‡² καὶ οὐκ ἀπὸ οἶμαι τοῦ παραβάλλω σε τῇ στρούθῳ. ‡³ τὸν τῆς ἄκρας σωφροσύνης ἐραστὴν καὶ φιλότιμον ‡⁴ ὄντι καὶ παραλλάττον σοὶ παρὰ ταύ<ης> ὅτι περ' ἐκείνη μ<εν> ‡⁵ οὕτω συμβάν διαζευχθεῖσα τοῦ ἄρρενος νυμφ<ί>ου τοῦτ<ον> ‡⁶ ἄλλον οὐκ ἐνστερνίζεται, σὺ δὲ τῆς ὕλης ἀπορραγεῖς καὶ ‡⁷ τοῖς ὄρεσι τὸ τῆς γραφῆς αἰωνίοις ἐγγίας τῶ

seul cité dans son étude, n'avait pas mentionnés, faisant apparaître ainsi des détails supplémentaires, qu'il n'aurait pu apprendre que s'il avait étudié le manuscrit.

¹⁴Au sujet de cet élément de la description du « Scythe » faite à la p. 138 du Mss. 508, Darrouzès ne précise rien, mais il se retrouve dans la traduction de N. Ş. Tanaşoca, présentée par V. Boroneanţ.

¹⁵N. DĂNILĂ, *op. cit.*, p. 468.

¹⁶Ion BICA, *Thema Paristrion (Paradunavon) în istoriografia bizantină și română*, Pitești, 2003, p. 199, note 218.

¹⁷D'abord, nous voulons remercier la direction de l'Académie Roumaine de nous avoir aimablement permis l'accès au manuscrit et donné la possibilité de faire une copie électronique des trois feuilles. Comme c'est notre premier contact avec la paléographie grecque, nous remercions encore P. Dr. Ion Chivu, Prof. Dr. Natalia Trandafirescu, Ovidiu Pop, pour leur aide et pour les précieux conseils accordés pour la lecture et la traduction du texte du manuscrit.

τῶν καθαρῶν |⁸ νυμφίῳ Χ<ριστ>ῶ συνηρμόσθης καὶ τῷ αὐτοῦ ἔρωτι καὶ τοῖς πόθοις |⁹ ἐξ εἰλικρινείας ἐλάτρευσας.

Ἀντιπροσαγορεύω οὖν σου |¹⁰ τὴν ὀσιότητα καὶ θερμότερῳ ἀντασπάζομαι πν<εύματ>ι καὶ περὶ |¹¹ τῶν καθ' ἡμᾶς μάλλ<ον> δ' ὑπὸ τοῦ ἐν σοὶ πεπληροφόρησαι |¹² πν<εύματο>ς.

Καὶ ὡσανεὶ συρφετός τις ἐκ τῆς π<ατ>ριαρχικῆς |¹³ μονῆς ἀπεσκυβαλίσθημ<εν> οὐκ οἶδα πότερον γνώμην |¹⁴ μᾶλλον εἶτε τοῦ ὑπερορίου πρωεστῶτος καὶ μείζονος, εἶτε |¹⁵ τοῦ ἐγχωρίου καὶ ἥττονος. Καὶ παραδέδοται τὸ, ὡς ἔγραψας, |¹⁶ ὑπερῶν, οὐκ ἀνδρὶ χαμαιζήλῳ καὶ κατὰ γῆς ἔρποντι |¹⁷ καθ' ἡμᾶς, μετεώρῳ δέ τινι μᾶλλον καὶ δοκοῦντ<ι> <ᾗ>τ<ε>ιν¹⁸ |¹⁸ ἀέρια βαρυαχθοῦντι <δ>ῆ ταῦτα, βαρβαρ<ί>ζων¹⁹ ... > |¹⁹ σκυθίζων τὸ γένος, ἐκ τῶν ὑψηλόφων ὀρέων φύσ<ει>²⁰ Δαν|²⁰νούβεως, Ἴστρον τοῦτον φασίν. Ὁ ἀνὴρ ὁ<ς> πάντη πρεσ<βύτ>ης ||

¹⁸ Dans le manuscrit on ne peut plus lire que l'esprit doux (*spiritus lennis*) et l'accent aigu qui tombe sur la dernière syllabe, ce qui nous a déterminé à chercher un mot qui commence par une voyelle ou une diphtongue; le groupe ττ qui a analogie graphique très évidente dans la 15 ligne de la même page à ἥττονος; et finalement, à partir desquels nous avons supposé qu'il s'agit d'un verbe thématique à l'infinitif présent. Compte tenu de tous ces éléments, nous proposons au'à cet endroit on lise ἄττειν, l'infinitif présent de ἄττω.

¹⁹ Dans le manuscrit on ne peut plus lire que βαρβαρ en forme non accentuée. Nous avons opté pour une forme dérivée de βαρβαρίζω car, dans le manuscrit, dans la partie qui s'est conservée, il manque l'accent (et c'est pourquoi nous avons rejeté la forme βάρβαρος avec la première syllabe accentuée), mais aussi parce qu'ainsi il est créé un bon parallélisme avec σκυθίζω.

²⁰ Dans le manuscrit on ne peut plus lire que φισ ou φυσ, et dans la traduction fragmentaire de N. Ş. Tanaşoca, on y lit *Physon*, nom associé à l'un des fleuves qui baignaient le jardin de l'Eden et qui, dans l'Antiquité, était identifié au Danube. Ainsi, dans la Septante, à Gen II, 8, le nom apparaît sous la forme non accentuée Φισών. Dans l'ouvrage *Ερωταποκρισεις* de Pseudo-Caesarois, le nom apparaît à trois reprises: dans la forme de Ac. sg. – τὸν Φισῶνα, décliné selon la III-e déclinaison consonantique, ὁ Φεισσών, au N. sg. Et dans le dérivé φισονίται, οἱ καὶ Δανούβιοι (les Physonites, c'est-à-dire les Danubiens). Au X^e siècle, Léon le Diacre, dans son *Histoire*, parle du Danube, connu aussi sous le nom de Fison = τὸν ἐπικεκλημένον Φισῶν, étant utilisée la forme du N. sg. Nous avons donné ces exemples car nous ne sommes pas sûr que la lecture proposée dans la susdite étude pour φισ/φυσ soit exacte dans la forme **Fison**. En premier lieu, nous soulignons le fait que les trois premières lettres du mot peuvent être tout aussi bien φισ que φυσ. Au cas où l'on comprend φισών, il est à remarquer que c'est un néologisme d'origine sémitique orientale adapté à la langue grecque, étant conservé sous la forme du radical = φισών, auquel s'ajoutent les terminaisons des cas, au moment de la déclinaison. Dans notre manuscrit, celui-là est lié directement, comme forme, de Δαννούβεως, un G. sg. L'espace et les fragments de lettres qui se sont conservés sur le papier attaqué par les xylophages ne permettent pas la lecture dans la forme φισώνος, car ῶν devrait occuper un espace plus grand sur le papier, même si la terminaison ος était écrite au-dessus dans le fragment de feuille manquant. De même, nous ne comprenons pas pourquoi on aurait fait une triple identification onomastique à un fleuve déjà assez bien connu. Pour ces raisons, nous proposons de lire φύσει, terme qui, dans le contexte, confirme le lieu de

feuille 138

|¹ <ᾶ>μ<α> <γ>έροντα τοῦτον καλέσεις ἰδ<ῶ>ν. Δεσμῖος ἀνὴρ |²
 οὐκ οἶδα εἶ καὶ Χ<ριστ>οῦ· σιδηροχίτων, σιδηρώπει³πλος,
 σιδηρόζωνος, τῷ πόδες σιδηροπέδας, |⁴ κρίκος αὐτῷ περὶ τὸν
 αὐχένα, ἄλυσις τοῦ κρίκου |⁵ ἐξήρηται ταύτης τὸ μὲν
 ὀρμίσκον τούτῳ χώραν |⁶ ὡς γε κομπάζει, ἀποπληροῖ· τό δ' ὡς
 τι παρέλκων |⁷ ἐφέλκεται καὶ που καὶ μετακινούμενος
 φιλοτιμίας |⁸ λόγῳ πρὸς τὸ ἔδαφος προσεπισύρεται ποιεῖ γὰρ
 αὐτῷ |⁹ περιδουπον τὸν περίπατον· Στ<αυ>ρ<ὸ>ς αὐτῷ κατὰ τὰ
 στέρνα |¹⁰ περὶ οὗ ἀμπίσχεται φολιδωτὸν παρ' ἡλωτον θώρακα·
 |¹¹ ὁ στ<αυ>ρ<ὸ>ς πηχυαῖος χαλκοῦς ὁ στ<αυ>ρ<ὸ>ς χρυσοῦ
 γεγαννωμένος |¹² τὴν ἐπιφάνειαν. Δορὰν προβάτου
 βεβυρσευ¹³μένων προσεπιβέβληται τίνα οὐκ οἶδα καλύ¹⁴πτουσαν
 μὴν λύκον δὲ εἶη· εἰ μὲν τι γέ τινες ἄληθεύουσι |¹⁵ τῆς ψυχῆς
 φάσκοντες ἀγγέλους εἶναι τοὺς ὀφθαλμούς, |¹⁶ τῷ δὲ οὔτοι καὶ
 μάλα διάστροφοι. Ἔστι δέ σοι μετὰ τῶν |¹⁷ ἄ<λλων ὄυ>
 ἀπαιδεῖ<ας> μόνον ἀνομίλητος ὁ ἀνὴρ, ἀλλ' οὐδ' ὅσον |¹⁸ <.....>
 γοῦν αὐτὴν ταύτην <γ>νωρίσας τὴν ἀπὸ Χ<ριστο>ῦ |¹⁹ κοινοῖς
 <.....> παραδεδομένη χριστιανοῖς προσευχὴν, ἣν καὶ |²⁰
 α<ὐτ>οὺς συβ<ῶτ>ας κ<αὶ> βοαγίδας οἶμαι μὴν ἀγνωεῖν||

Traduction: Au Patriarche Kir Théodose

Page 136

« Une voix de tourterelle a résonné dans mes oreilles quand <le contenu> de la lettre <de Ton Eminence> s'est trouvé devant mes yeux m'arrosant comme les essences qui embaument du coffret de Salomon.

Page 137

et je ne crois pas devoir te comparer à un moineau, toi, qui souhaites la plus haute sagesse et qui es plein de zèle, mais bien plus différent de celle-là, car <la tourterelle> dès qu'il lui advient d'être séparée de son époux, elle n'accueille plus à son sein aucun homme, tandis que toi, quoique tu te sois séparé des choses matérielles, en te rapprochant des hauteurs éternelles de l'Écriture, tu t'es uni au Christ, l'Époux des vertueux et, avec pureté, tu t'es mis au service de Son amour et de Ses désirs.

provenance du moine *scythe*. SEPTUAGINTA, *id est Vetus Testamentum graece iuxta LXX interpretes* edidit Alfred RAHLFS, vol. I, Editio nona, Stuttgart, 1935, p. 3; Pseudo-Caesarios, *Ερωταποκρισεις*, MIGNÉ, PG, XXXVIII, col. 936, I, 68; col. 985–986, II, 110: FHDR, II, p. 482–484; Leonis Diaconi Caloensis *Historiae libri decem ...*, e recensione C. B. Hasii, Bonn, 1828, VIII, I; FHDR, II, p. 680.

C'est pourquoi, à mon tour, je te rends le salut et j'embrasse Ton Eminence, de mon âme pleine de chaleur, souhaitant plutôt porter à ta connaissance ce qui se passe chez nous que <te parler> des choses spirituelles, dont tu as donné la pleine mesure en toi-même.

Et, presque pareils à la racaille <de la société>, nous avons été balayés du monastère patriarcal, mais je ne sais pas sur les ordres de qui: est-ce du plus élevé et éloigné, ou de l'inférieur qui y réside. Et l'étage fut livré, comme tu l'as écrit, non à un homme humble, qui mène comme nous une vie d'ascèse, mais à quelqu'un de hautain, qui semble se précipiter vers les choses élevées, étant réellement très accablé par le souci de les atteindre, parlant une langue barbare, ..., par naissance, vivant selon les coutumes des Scythes, provenant des montagnes du Danube, aux cimes hautes, celui que l'on nomme Istros.

En voyant cet homme, on pourrait à tous les égards le nommer prêtre (presbytre)

Page 138

et même geronta.²¹ Je n'ai jamais vu un homme si plein de chaînes de la tête aux pieds, quoiqu'il appartienne au Christ; <car il a> une tunique de fer, un manteau de fer, une ceinture de fer, ainsi que des jambières de fer; <il a encore> un chaînon à son cou; un petit collier y est suspendu, qui complète d'une part sa tenue <extérieure>, en conformité aussi à son parler emphatique, d'autre part, ainsi pendu, il le traîne avec lui par terre, à cause de son amour des honneurs, partout, lorsqu'il va d'une place à l'autre, car il rend sa promenade retentissante; il a aussi une croix sur sa poitrine enveloppée d'une cuirasse garnie d'écaillés; la croix est massive, en cuivre qui brille comme de l'or; <il a encore> une peau de mouton, tannée, qui peut couvrir quelqu'un, mais qu'on n'a jamais vu pouvoir le cacher <de sorte à> ne pas se rendre compte que c'est un loup.

Et s'il y en a qui affirment, suivant la vérité, que les yeux sont les messagers de l'âme, les yeux de celui-là sont extrêmement troubles.

Après cela, mieux vaut ne jamais rencontrer cet homme, non seulement à cause de son manque d'éducation (...) mais surtout parce qu'il ne connaît même pas cette prière [...] que le Christ a livrée au peuple chrétien et que connaissent, à mon avis, même les porchers et les bouviers ».

Par son contenu, l'épître peut être structurellement divisée en trois:

I^{re} Partie: Introduction, p. 136, l. 19–137, l. 9: Φ<ω>νή τῆς ..., ἐξ εἰλικρινείας ἐλάτρευσας. C'est ici que se fait, d'habitude, cette *captatio*

²¹ Nous avons maintenu dans notre traduction les termes de *presbytre* et *geronta*, car ils ne désignent plus, comme dans l'Antiquité classique, *les vieillards* ou *les personnes âgées*, mais ont acquis un caractère technique. Ainsi, *presbytre* est le *prêtre* régulièrement ordonné, et *geronta* est soit le moine le plus âgé d'un monastère, qui jouit d'un statut et d'un respect spécial dans la communauté, soit un moine plus jeune mais à haute vie spirituelle. En tout cas, *geronta* ne peut être considéré ici que sous l'aspect de la vie spirituelle et non sous l'aspect de l'âge. Pour *presbytre* voir: Alexander PETROVICH, *Priest*, ODB, III, p. 1718.

benevolentiae, très souvent rencontrée dans le style épistolaire byzantin. Le destinataire, le patriarche Théodose, est comparé à une tourterelle, qu'il dépasse toutefois par la pureté de son âme. L'image de la tourterelle comme symbole de la pureté et de la fidélité conjugale, fréquemment utilisée dans le poème allégorique vétérotestamentaire du Cantique des Cantiques (le « coffret à essences » de Salomon), est destinée à mettre en lumière les qualités spirituelles du haut hiérarque.²² Ainsi, la tourterelle symbolise la vertu de la fidélité, puisque, après la séparation de son époux, elle vit comme une veuve, sans plus s'approcher d'un autre homme. Mais, le patriarche a dépassé de beaucoup ce niveau de l'existence, car il s'est détaché des choses matérielles, suivant la voie des Ecritures et s'unissant au Christ. L'union est de nature spirituelle, fondée sur la sincérité (ἐξ εἰλικρινείας) et a pour objet l'amour du Sauveur pour les humains. L'expérience spirituelle du patriarche par rapport au Christ est donc bien supérieure aux sentiments sincères que la tourterelle éprouve à l'égard de son époux, car cette affection, si pure fût-elle, ne peut dépasser l'aspect matériel.

Nous nous sommes arrêté sur cette comparaison car un certain aspect nous a paru intéressant. Nous ne savons pas s'il s'agit d'une simple figure de style, destinée à attirer la bienveillance du patriarche à l'égard de Hiérothé et de la cause qu'il devait soutenir dans la même épître, ou si cela caractérisait réellement la vie spirituelle du haut prélat constantinopolitain, mais, tel qu'il en résulte des dires de Hiérothé, il semble que c'était un pratiquant de la prière du cœur, étant donné que: a) il s'est éloigné des choses matérielles, b) il s'est approché des hauteurs des Saintes Ecritures, c) il s'est uni au Christ. Or, conformément à la tradition hésychaste byzantine, ce sont les trois voies pour atteindre la perfection spirituelle.²³ Tel que le montrait Darrouzès, Hiérothé était un ami du patriarche, auquel il s'adresse dans ses lettres de manière très familière, chaleureuse, ce qui nous fait supposer qu'ils avaient vécu dans le même monastère, du moins dans la première partie de leur vie monastique, et que leurs liens étroits n'avaient pas cessé avec l'ascension hiérarchique de Théodose.²⁴ Ce rapprochement nous fait croire

²² La source, « Cantique des Cantiques », est plus qu'évidente, puisque Hiérothé commence l'épître justement par une citation de celui-ci : φωνή τοῦ τρυγόνου ἠκούσθη ἐν τῇ γῆ..., cf. SEPTUAGINTA, Canticum, 2, 12, *ed. cit.*, II, p. 262, et : Φωνή τῆς τρύγονος ἠκούσθη ἐπὶ τὰ ὄτα μου..., cf. B.A.R., ms. 508, p. 136, r. 19–20.

²³ Pour une recherche plus détaillée et l'éclaircissement de tous les aspects d'ascétique et de mystique orthodoxe, peut être utilisé l'ouvrage du P. Dumitru STĂNILOAE, *Spiritualitatea ortodoxă. Ascetica și Mistica*, București, 1992, où sont structurées les grandes étapes de la vie spirituelle: a) la purification, b) l'illumination et c) la déification, telles qu'elles figurent dans les écrits des Saints Pères et des grands ascètes de l'Orient orthodoxe.

²⁴ Comme nous avons déjà dit, Théodose est devenu moine au monastère Boradion, situé sur la rive orientale de la Mer de Marmara. De l'analyse de Darrouzès (v. *supra*) il résulte qu'au moment de la rédaction de l'épître, le monastère de Hiérothé se trouvait également du côté asiatique de la Propontide et s'appelait le plus probablement Phryganon, non identifié encore. Darrouzès a fait cette identification à partir du fait que Hiérothé est resté pendant quelque temps à Constantinople d'où il avait envoyé plusieurs lettres aux moines de Phryganon. Jean DARROUZÈS, *op. cit.*, p. 206.

que les références de Hiérothé à la vie spirituelle du patriarche ne sont pas une figure de style, pour faciliter au destinataire la *captatio benevolentiae*, tel qu'il pourrait paraître à première vue, mais que soit on a vraiment à faire à un hésychaste, même si c'est le titulaire du Trône Patriarcal, soit le patriarche avait pratiqué la prière du cœur dans sa jeunesse.

II^e Partie: *Le salut*, p. 137, l. 9–12: Ἀντιπροσαγορεύω οὖν,..., πν<εὔματο>ς. Fait le passage de l'introduction au contenu proprement dit de l'épître.

III^e Partie: *Le contenu*, p. 137, l. 12, p. 138, l. 20. Naturellement, cette partie occupe le plus d'espace dans l'épître. Malheureusement, elle est incomplète et, tel que le soulignait Darrouzès,²⁵ du manuscrit il manque au moins une feuille. Le texte s'achève de manière abrupte et sans formule de conclusion. Néanmoins, selon le contenu, il peut être divisé en deux:

1 – p. 137, l. 12–20: Καὶ ὡσανεὶ, ..., Ἴστρον τοῦτον φασὶν. Hiérothé met le patriarche au courant de la situation récemment créée par l'arrivée du « Scythe » au monastère.

2 – p. 137, l. 20–138, r. 20. Ὁ ἀνήρ,..., μὴν ἀγνωεῖν, Hiérothé fait la description du moine scythe.

III-1. L'installation du *Scythe* dans le monastère détermine Hiérothé à exprimer son mécontentement de manière très véhémement, car c'est la raison pour laquelle « *ils ont été balayés du monastère patriarcal pareils à la racaille.* »²⁶ Au sujet de cet épisode, Dănilă²⁷ entend que le nouveau venu « *avait chassé de l'établissement monastique (n.s.), probablement une stavropégie patriarcale, tant Hiérothé que les autres moines, en s'y installant en maître.* ». Que le monastère soit une stavropégie patriarcale, il est évident (ἐκ τῆς πατριαρχικῆς μονῆς) mais, tel qu'il en résulte des dires de Hiérothé, ce n'est pas le *Scythe* qui ait produit l'agression. Au contraire, il exprime son étonnement, puisqu'il « *ne sait pas* » qui se trouvait à la base de cette décision d'évacuation: εἶτε τοῦ ὑπερορίου πρῶεστῶτος καὶ μείζονος, εἶτε τοῦ ἐγχωρίου καὶ ἥττονος. Dans la traduction – résumé de Darrouzès, il dit: « *apprends au sujet de notre situation que nous avons été balayés du monastère patriarcal par la décision du supérieur : est-ce du plus élevé et éloigné, ou de l'inférieur qui y réside, je ne sais.* »²⁸ A première vue, il s'agirait de deux personnes de rang différent, trouvées en positions différentes par rapport à Hiérothé, mais, sans aucun doute, hiérarchiquement supérieures toutes les deux. Il y a donc, dans ce cas, un supérieur statutaire du monastère, qui est le patriarche, et un autre, administratif, qui en est le starets ou l'higoumène. On en déduit que Hiérothé n'était pas un facteur de décision dans la

²⁵ Jean DARROUZÈS, *op. cit.*, p. 215.

²⁶ ὡσανεὶ συρφετός τις ἐκ τῆς πατριαρχικῆς μονῆς ἀπεσκυβαλίσθημεν

²⁷ N. DĂNILĂ, *op. cit.*, p. 468.

²⁸ Jean DARROUZÈS, *op. cit.*, p. 215.

communauté monastique, mais un simple moine, et les remarques qu'il fait se fondent sur sa relation personnelle avec le patriarche et non sur une relation officielle. Pour cette raison ce *nous avons été balayés* (ἀπεσκυβαλίσθημεν) ne doit pas être compris comme une évacuation totale des moines grecs de ce monastère. En réalité, il savait que seul le patriarche était en mesure de prendre une telle décision, mais il introduit dans la discussion une seconde personne (ΤΟΥ ἑγγωρίου καί ἥττονος) pour ne pas donner au haut prélat l'impression que, pratiquement, il l'accuse et que la communauté de Phryganon ne veut pas exécuter son ordre. En poursuivant la lecture de l'épître, on peut observer quelle est la raison de son dépit: le fait qu'on avait donné au *Scythe* tout un étage: « παραδέδοται τὸ... ὑπερῶον... ». A notre avis, il ne s'agit pas d'une mise en fuite des moines grecs par le *Scythe*, tel que le supposait Dănilă, le *Scythe* n'étant que le bénéficiaire de la décision du patriarche de lui accorder l'étage, et non l'initiateur. Hiérothé et les siens étaient mécontents d'avoir dû libérer tout un étage au bénéfice de celui-ci.

Afin d'être plus convaincant, Hiérothé fait une comparaison, doublée d'une reproche assez peu dissimulée, puisque c'était le patriarche qui ait signé l'ordre d'évacuation. Les éléments de cette comparaison sont, d'une part, un hypothétique *homme humble, qui mène comme nous une vie d'ascèse*, et qui peut s'identifier à n'importe quel moine du monastère, et, d'autre part, le *Scythe*. Il paraît que le patriarche connaissait bien les moines du monastère et leurs exploits ascétiques, car Hiérothé n'insiste pas sur ce premier élément de la comparaison, du moins dans le fragment du texte qui s'est conservé. En échange, il insiste beaucoup sur le *Scythe*. C'est un homme hautain, plein de mépris à l'égard de la communauté de Hiérothé (μετεώρω)²⁹, <parlant une langue barbare>..., vivant par naissance selon les

²⁹ Dans le texte nous avons traduit μετεώρος par: « un qui demeure dans les hauteurs » avec le sens de « hautain »: « il demeure dans les hauteurs » c'est-à-dire « il se détache des nôtres », il « ne se mêle pas à nous », « il vaque à ses affaires en nous ignorant tout à fait », « nous regarde avec mépris », d'où « méprisant, arrogant ». Dans ce contexte doit être mise en question toute la description: μετεώρω δέ τιμι μᾶλλον καὶ δοκοῦντι ἄττειν ἀέρια βαρυαθοῦντι δὴ ταῦτα. A première vue, on pourrait être tentés de la traduire autrement: μετεώρω – « la tête dans les nuages », « étourdi », « aérien » tout simplement, et δοκοῦντι ἄττειν ἀέρια – « qui a l'air d'un flâneur ». Ce qui nous empêche d'aborder la traduction de cette manière c'est la suite: βαρυαθοῦντι δὴ ταῦτα. La relation grammaticale de coordination entre ἀέρια et ταῦτα aboutit à un nonsens en présence de βαρυάθομαι. On ne peut pas comprendre que quelqu'un puisse être « accablé par le souci » de « flâner ». Cette préoccupation exagérée ne trouve son sens qu'au moment où ἀέρια ne fait pas partie d'une figure de style mais se réfère à quelque chose de concret, dans ce cas « les choses élevées », plus précisément la possibilité d'accéder à un rang hiérarchique supérieur. L'impression que crée Hiérothé c'est que l'on a à faire à un nouveau venu qui se considère trop important pour se mêler aux autres moines de Phryganon, et qui cherche à régler ses problèmes le plus vite possible pour s'en aller ensuite. Il se peut que Hiérothé cherche à suggérer que le *Scythe* est un moine qui vise l'obtention d'un rang ecclésiastique élevé et qu'il est si impatient de l'obtenir qu'il est prêt à faire n'importe quoi pour cela; autrement dit, qu'il n'attend pas son tour. C'est la raison pour laquelle nous avons cherché à garder dans la traduction le sens direct des mots, en précisant en même temps leur valeur sémantique pour mieux mettre en valeur l'idée. Le manque de

coutumes des Scythes, originaires des montagnes du Danube ». Le dépit de Hiérothé, quoiqu'il ne l'exprime pas, c'est que de l'étage en question on ait chassé des *Romaïoi* pieux pour installer à leur place un *Scythe barbare* qui ne voulait pas s'intégrer à cette communauté. De cette manière, dissimulée, il ne reprochait pas au patriarche de l'avoir envoyé là, mais de ne pas le connaître assez bien et de s'être fié au tiers qui le lui avait recommandé et qui l'avait désinformé.

Le texte de cette comparaison exige, à notre avis, une attention accrue. Hiérothé dit que l'étage avait été donné: « *comme tu l'as écrit* (s.n.), *non à un homme humble qui mène comme nous une vie d'ascèse* ». On peut donc en déduire que le patriarche connaissait le Scythe comme étant un homme humble, qui vivait comme un véritable moine, et que dans la lettre qui contenait aussi la disposition de libérer tout l'étage supérieur du monastère, il faisait part à la communauté de Phryganon des qualités du nouveau venu. Mais, une fois celui-ci arrivé au monastère, la communauté devait constater autre chose. D'abord, le Scythe n'était pas *humble* (χαμαιζήλος) mais *hautain* (μετεώρος); il ne menait pas *une vie d'ascèse*, comme les autres moines de la communauté de Hiérothé (καθ' ἡμᾶς), mais, au contraire, c'était quelqu'un qui « *se détache de cette communauté* », « *se comporte avec arrogance (en la traitant de manière hautaine)* », qui « *se précipite vers les choses hautes* » (δοκοῦντι ἄϊττειν ἄρια), <étant> *réellement très accablé par le souci de les obtenir*, (βαρναχθοῦντι δὴ ταῦτα). La différence de perception est explicable, car nous supposons qu'auprès du trône patriarcal fonctionnait un vicaire ou un exarque pour les chrétiens qui dépendaient de Constantinople, mais qui, politiquement, ne faisaient pas partie de l'Empire. C'est probablement cet exarque qui avait recommandé le *Scythe* au patriarche. Etant un proche de Théodose, Hiérothé considère qu'il est de son devoir de lui présenter la situation réelle et c'est pourquoi il lui en fait une description plus détaillée.

III-2. A première vue, le moine *scythe* paraît un prêtre respectable, mais Hiérothé n'y voit qu'un habit extérieur qui cache en réalité sa véritable face. Le portrait physique fait à cette occasion nous présente un homme « *plein de chaînes* », ressemblant plutôt à un croisé qu'à un moine: tunique, manteau, ceinture, jambières de fer, par dessus lesquelles, surprise: « *une peau de mouton tannée* ». Mais ce qui nous intéresse davantage c'est le portrait moral du *Scythe* qui, aux yeux de Hiérothé, est un homme orgueilleux, bruyant, qui aime étaler ses insignes: **un collier et une grande croix de cuivre** (s.n.), aime attirer l'attention, parle emphatiquement, a le regard sournois et un manque de culture étonnant. De tout ce portrait, l'aspect le plus grave, du point de vue de Hiérothé, c'est le fait que le *Scythe* « *ne connaît même pas cette prière [...] que le Christ a livrée au peuple chrétien et que connaissent, à mon avis, même les porchers et les bouviers* ». Ici, le

précision du texte, qui peut conduire à plusieurs interprétations, est dû, croyons-nous, notamment à Hiérothé qui s'avère être un habile manieur des mots: il se sert de termes à sens plus vague pour ne pas irriter le patriarche, mais en même temps pour exprimer franchement sa désapprobation à l'égard de sa décision.

texte s'interrompt brusquement et nous ne savons pas si l'idée se poursuivait. A première vue, Hiérothé semble se référer à la Prière Dominicale *Notre Père*, que le Christ a enseigné aux chrétiens dans le Sermon sur la Montagne (Mat. 6, 9–13).

Dans ce contexte, on doit remarquer que le portrait du *Scythe* ainsi tracé correspond à la conception byzantine au sujet des étrangers. Il n'y a presque pas de différence entre la description de Hiérothé et la *définition du Barbare* donnée par Ioannes Canabutzes, bien que cette dernière fut exposée au début du XV^e siècle: « *la notion de Barbare se définit non pas par la foi, mais par la nationalité, la langue, le régime d'Etat et l'éducation. Nous sommes chrétiens et nous avons la même foi et le même baptême que bien d'autres peuples, mais nous considérons et nommons Barbares les Bulgares, les Vlaques, les Albanais, les Russes et d'autres peuples.* »³⁰ Ce que l'on doit retenir, c'est la première partie de l'exposé de Canabutzes, aspect tacitement accepté par Hiérothé aussi, à savoir « *la même foi et le même baptême* », détail sur lequel on reviendra dans notre étude.

Origine ethnique. Pour établir l'origine ethnique du moine, il faut tenir compte des deux éléments de la description faite par Hiérothé: 1) *il parle une langue barbare* (βαρβαρίζων), et 2) *par naissance, il vit selon les coutumes des Scythes* (σκυθίζων τὸ γένος). Il faut suivre également ces deux directions: 1 – qui sont les *Scythes* dans les sources byzantines de la fin du XII^e siècle et le début du XIII^e et 2 – quand ces *Scythes* furent-ils christianisés.

Comme on le sait, à l'époque, c'étaient notamment les Coumans qu'on appelait *Scythes*.³¹ Par conséquent, nous devons nous demander quand et en quelles circonstances ont-ils été christianisés? En général, l'évangélisation a été acceptée par les groupes de guerriers entrés au service de certains Etats chrétiens, tels la Géorgie, la Russie, le Byzance, la Hongrie, la Bulgarie, après leur installation sur le territoire de ces Etats.³² Des cas de notabilités coumanes christianisées au XII^e siècle ont été enregistrés en Russie.³³ Mais, pour ce qui était de la christianisation des Coumans du Danube, les premières nouvelles n'apparaissent qu'en 1227,

³⁰ Maximilian Lehnert, *Ioannis Canabutzae magistri Ad principem Aeni et Samothracas in Dionysium Halicarnasensem Commentarius*, Leipzig, 1890, FHDR, IV, p. 354–355.

³¹ La forte impression que la migration des Scythes, au VII^e siècle av.J.-C., a produite sur le monde méditerranéen. eut pour conséquence l'extension du nom de « Scythes » à d'autres peuples aussi, qui attaquaient l'Empire en traversant le Danube. Ainsi, dans l'historiographie romaine et byzantine, sous le nom de « Scythes » on retrouve les Goths (et leurs alliés les Carpes et les Hérules), les Huns, les Gépides, les Avars, les Slaves, les Bulgares, les Russes, les Pétchénegues, les Coumans, les Tatares. Pratiquement, tous les peuples qui se déplaçaient à travers le territoire de la Grande Scythie (la steppe nord-pontique) ont reçu ce nom, qui allait ultérieurement s'étendre aussi à ceux qu'ils dominaient du point de vue politique. Voir FHDR, III, p. 564.

³² A ce sens, le cas le plus connu est celui des 5000 guerriers qui formaient le détachement de la garde royale de la Géorgie, baptisés en 1121.

³³ En 1132 Amurat à Riazan, 1168 Aidar dans la principauté de Kiev et vers la fin du siècle le frère d'un roi couman reçut le nom de Vsevolod. Après ces épisodes, d'autres informations n'allaient apparaître qu'en 1223, quand à Basti s'est faite la jonction entre les armées des knèzes russes et les troupes coumanes attaquées par les Mongoles, à cette occasion recevant le baptême Juri Konciakovici et Daniel Kobyakovici, cf. Victor SPINEI, *Marile migrații din estul și sud-estul Europei în secolele IX–XIII*, Iași, p. 222.

lorsque Bortz/Burch/Boricus s'adresse à l'archevêque de Strigoniū (Esztergom), envoyant son fils unique pour être baptisé³⁴. En réalité, les Coumans ont « opté » pour le baptême sous la pression des Tatars. Si, dans ce cas, il s'agissait du représentant de quelque notabilité coumane, cela aurait dû tout naturellement produire d'autres échos encore dans le monde byzantin. Or, le silence des sources byzantines nous fait croire qu'il ne s'agit pas d'une relation diplomatique ou ecclésiastique avec les migrants.³⁵ De même, les Coumans préféraient les plaines, propices au pâturage du grand bétail³⁶ et non les montagnes, d'où venait notre *Scythe*. Dans ce même ordre d'idées, on devrait mentionner que, si l'on suit sur la carte la disposition des tombeaux des migrants aux X^e-XIII^e siècles, dans la région d'entre les Carpates Méridionales et le Bas-Danube, les plus rapprochés de la zone collinaire sont ceux du département de Buzău, à Ulmeni, Știubei et Ziduri.³⁷ Tel que le montrait assez récemment Nicolae-Șerban Tanașoca, dans les sources littéraires byzantines, « *les Roumains apparaissent souvent non avec leur nom commun de Vlaques, mais avec les noms archaïsants de Daces, Gètes, Missiens, Péono-Daces et même Scythes.* »³⁸ Si l'on prend en compte aussi la définition du *Barbare* donnée par Canabutztes, dont nous avons déjà parlé, nous sommes en mesure de faire quelque précisions pertinentes.

Nous identifions avec certitude que cet homme *parle une langue barbare et qu'il est totalement dépourvu d'éducation*. Continuant ce parallélisme, on devrait constater à quelle nation il appartient, et à quelle organisation d'Etat il se soumet, puisqu'il est $\sigma\kappa\upsilon\theta\acute{\iota}\zeta\omega\nu \tau\acute{o} \gamma\acute{\epsilon}\nu\omicron\varsigma, \acute{\epsilon}\kappa \tau\acute{\omega}\nu \acute{\upsilon}\psi\eta\lambda\acute{o}\phi\omega\nu \acute{o}\rho\acute{\epsilon}\omega\nu \phi\acute{\upsilon}\sigma\epsilon\iota$. Ainsi, il tire son origine du peuple qui habite *les montagnes du Danube aux cimes hautes*, vivant, en même temps, *selon les coutumes ou les lois des Scythes* ($\sigma\kappa\upsilon\theta\acute{\iota}\zeta\omega\nu$), comme toute la nation à laquelle il appartient. ($\tau\acute{o} \gamma\acute{\epsilon}\nu\omicron\varsigma$). Nous attirons l'attention que l'on n'a pas à faire avec un ethnique scythe ($\sigma\kappa\upsilon\theta\acute{\eta}\varsigma$) qui, dans notre cas, s'identifierait aux Coumans, mais seulement à quelqu'un qui *vit comme les Scythes ou se soumet aux lois des Scythes*. C'est dans ce sens, croyons-nous, que doit être interprété le passage, pour pouvoir mettre en lumière tant la *nation*, en tant que définition ethnique, d'où provient notre moine, que *l'organisation d'Etat* à laquelle il se soumet. Une telle interprétation nous éviterait

³⁴ Pour une meilleure documentation sur cette question, Ioan FERENȚ, *Cumanii și Episcoporia lor*, Blaj, 1931, Jean RICHARD *La Papauté et les missions d'Orient au Moyen Age (XIII^e-XV^e siècles)*, Rome, 1977, p. 22-24, Șerban TURCUȘ, *Sfântul Scaun și românii în secolul al XIII-lea*, București, 2001, p. 290-298.

³⁵ Un bon parallélisme à ce sens serait la christianisation des Pétchénegues conduits par Kegen, au XI^e siècle. *Georgius Cedrenus Ioannis Skylitzae ope ab I. Bekkero suppletus et emendatus*, Bonnae, II, 1839, p. 584-585, FHDR, III, p. 153.

³⁶ Victor SPINEI, *op. cit.*, p. 205-217.

³⁷ Adrian IONIȚĂ, *Morminte de călăreși la nordul Dunării de jos în sec. X-XIII*, Prinos lui Petre Diaconu la 80 de ani, Brăila, 2004, p. 461-488, et la carte de la fig. 1. Il s'agit de 21 découvertes certaines en 16 localités.

³⁸ Nicolae-Șerban TANAȘOCA, *Românii în izvoarele bizantine. Imaginea bizantină a românilor*, dans « *Bizanzul și Românii* », București, 2003, p. 52-53.

les confusions et serait plus apte à surprendre la situation politique et ethnique au Bas-Danube, dans la seconde moitié du XII^e siècle, même s'il n'est pas obligatoire que la description de Hiérothé suive tout à fait la définition de Canabutzes. Si l'on tient compte aussi du fait que, pour certains Byzantins, le latin était considéré comme *langue barbare et scythique* depuis le IX^e siècle,³⁹ nous pensons que ce Scythe peut être considéré, en réalité, un Roumain qui vivait sous suzeranité coumane.

Localisation. Pour identifier le lieu d'origine du *Scythe*, on doit tenir compte de certains détails qui figurent dans son portrait. Le témoignage certain de l'épître, c'est qu'il provient « *des montagnes du Danube aux cimes hautes* ». C'est le premier et le plus important détail qu'offre Hiérothé au sujet de l'origine du Scythe. Le second porte sur l'identification d'un lieu à caractère de centre politique, car ce n'est que dans ces conditions qu'il pouvait avoir plutôt l'air d'un guerrier que d'un moine. Et non moins significative est la dynamique de la diffusion des croix pectorales (*enkolpia*) dans le territoire carpato-danubien, puisque cet élément occupe une place importante dans la description.

Nicolae Dănilă⁴⁰ considère qu'il peut s'agir de la région d'Olténie ou du Banat, vu le rapprochement des Carpates du Danube. Mais, du point de vue archéologique, l'Olténie n'offre pas un support assez puissant pour cette période. Jusqu'à présent, à ce que nous sachions, on n'a découvert ni les ruines de quelque église ou centre politique datant de la fin du XII^e siècle, ni de croix pectorales ou reliquaires. D'autre part, la région du Banat se trouvait sous la juridiction d'Ochride, étant soumise directement à l'évêque de Braničevo, suite à la réorganisation ecclésiastique de Basile II le Macédonien en 1020.⁴¹ C'est pour ces

³⁹ Il s'agit de la fameuse correspondance entre le Pape Nicolas I^{er} et l'empereur Michel III. C'est la réponse à une lettre que l'empereur avait envoyée antérieurement au pape, où celui-ci était accusé de se mêler aux affaires internes de l'Eglise Constantinopolitaine. Le pape écrivait l'épître l'été de 865, et celle-ci fait partie de la polémique entre les deux Eglises causée par le conflit généré par le problème bulgare. Rome avait revendiqué le vicariat de Thessalonique que Léon III l'Isaurien avait fait entrer sous la juridiction du Patriarcat de Constantinople. Byzance avait commencé la christianisation des Moraves en 863 et des Bulgares en 864, ce qui portait atteinte à la politique papale dans les Balkans. Il paraît que l'empereur accusait l'évêque de Rome que son latin était « *barbare et scythe*. » En réponse, le pape Nicolas I^{er} invoque toute une série d'arguments pour prouver que le grec et le latin sont d'importance égale dans l'annonce de l'Evangile. Un de ces arguments c'est que sur la croix du Sauveur, son « délit » était inscrit en araméen, grec et latin. Un autre c'est que les Barbares et les Scythes ont connu Dieu en latin: «...Cum enim barbari omnes et Scythae, ut insensata animalia vivant, Deum verum nesciant, ligna autem et lapides adorent, in eo ipso quo verum Deum colit lingua latina, quantum barbaram, vel Scythicam linguam antecedit, agnoscitur ». En outre, le pape reproche à Michel III qu'il se nomme empereur des Romains, mais ne connaît pas leur langue, qui est le latin. « Jam vero si ideo linguam barbaram dicitis, quoniam illam non intelligitis, vos considerate quia ridiculum est vos apelari Romanorum imperatores, et tamen linguam non nosse Romanam. » MIGNE, *P. L.*, CXIX, col. 932 C.

⁴⁰ N. DĂNILĂ, *op. cit.*, p. 468.

⁴¹ Adrian GABOR, *Organizarea administrativă și religioasă a Imperiului Bizantin dată de Vasile II Macedoneanul și importanța ei pentru istoria poporului român*, ST, XLI, 5–6, 1989, p. 98–117, voir notamment p. 111–116.

raisons que nous considérons que le lieu d'origine du Scythe doit être cherché aussi ailleurs, sans pour autant abandonner définitivement la proposition de Dănilă.

A première vue, la proposition la plus tentante de localisation serait un établissement monacal du Nord de la Dobrogea, car la proximité du Danube est indubitable et le support archéologique, plus que suffisant pour cette période.⁴² Néanmoins, nous refusons cette variante, pour plusieurs raisons: le territoire d'entre le Danube et la Mer à cette époque-là faisait partie de l'Empire, les montagnes de cette zone ne correspondent pas tout à fait à la description de Hiérothé, et les habitants de la province se soumettaient aux lois impériales et non à celles des Scythes.

Une autre location possible pourrait être Curtea de Argeș. Comme on le sait, l'église Argeș I, un édifice en croix grecque, libre, sans points intérieurs d'appui pour la coupole de la nef, spécifique à l'architecture byzantine de la seconde moitié du XII^e siècle, fut datée, à partir d'une monnaie d'Alexios III Angelos (1195–1203), vers 1200, et elle desservait, le plus probablement, une cour princière.⁴³ Le point faible de cette variante est la trop grande distance du Danube. Le même inconvénient se retrouve aussi dans le cas de l'église de Cetățeni III (Cetățeni-Argeș), située elle aussi, en tant que moment de son édification, toujours à la confluence des XII^e–XIII^e siècles.⁴⁴

Quant à l'ensemble rupestre de Corbii de Piatră, on a montré qu'il ne saurait être daté plus tôt que la dernière décennie du XIII^e siècle,⁴⁵ une époque trop tardive pour pouvoir être prise en compte dans notre étude, et si l'on observe en même temps la distance jusqu'au Danube, on est contraint de renoncer définitivement à cette proposition. Un autre complexe rupestre a fonctionné dans la zone Nucu-Aluniș-Bozioru (Buzău). Différentes opinions furent exprimées au sujet du moment et de la durée de leur fonctionnement (tant pour Corbii de Piatră, que pour Nucu-Aluniș-Bozioru), et les chercheurs ont divisé leurs opinions. Certains proposent une datation de ces établissements qui remonte loin dans l'histoire, d'autres, en l'absence d'éléments sûrs, sont les adeptes d'une datation plus tardive, médiévale.⁴⁶

⁴² Vezi R. THEODORESCU, *op. cit.*; P. DIACONU, *op. cit.*. On doit souligner qu'aucun des auteurs cités ne se prononce catégoriquement en faveur de cette localisation. Theodorescu dit seulement qu'« *il n'est pas inutile de noter que ...les sources mentionnent un« moine scythe » originaire des régions danubiennes* » qu'il place dans le contexte religieux développé autour de la métropole de Dristra, et Diaconu se demande si celui-là aurait pu provenir d'un « *établissement monastique du genre de celui de Niculițel* ».

⁴³ N. CONSTANTINESCU, *Cronologia monumentelor de la Curtea de Argeș (sec. XII–XIV) – Semnificația lor istorică*, Revista de Istorie, 34, 4, 1981, p. 688; Ion BICA, *Biserici ortodoxe din secolul al XIII-lea descoperite în regiunea Argeș-Muscel*, ARGESSIS, Studii și Comunicări, Seria Istorie, Muzeul Județean Argeș, X, 2001, p. 68.

⁴⁴ Dinu V. ROSETTI, *Șantierul arheologic Cetățeni*, MCA, VIII, 1962, p. 84. Lucian CHIȚESCU, Spiridon CRISTOCEA, Anișoara SION, *Cercetările arheologice de la complexul monumentelor feudale de la Cetățeni, jud. Argeș*, MCA, XVI, 1982, p. 275–281.

⁴⁵ Carmen Laura DUMITRESCU, *Biserica rupestră Corbii de Piatră*, SCIA, 22, 1975, p. 23–50; Corina POPA, *Arta creștină în România*, III, București, 1983, p. 30–40.

⁴⁶ Pour une meilleure information à ce sujet, nous recommandons: Carmen Laura DUMITRESCU, *op. cit.*; Corina POPA, *op. cit.*, p. 30–40; N. A. CONSTANTINESCU, *Biserici și*

Le cas de Corbii de Piatră mérite d'être relevé, car la grotte est peinte en fresque au début du XIV^e siècle et les traces d'une habitation antérieure auraient pu être effacées par l'aménagement des parois de la grotte en vue de la peinture. La même situation pourrait se rencontrer à Buzău, où l'utilisation à l'époque médiévale tardive a détruit les éventuelles traces de l'habitation antérieure. Tout de même, il est peu probable que le Scythe dont nous nous occupons provienne d'un tel complexe rupestre, car ce genre d'établissements monastiques étaient utilisés surtout par les ermites. Or, sa tenue vestimentaire, de même que son attitude le rapprocheraient plutôt d'une cour princière que de la grotte d'un ermite.

Pour établir le lieu de provenance du Scythe, nous optons pour la région des Sous carpatés de Courbure (les départements de Prahova-Buzău). La description des montagnes ne pose pas de problèmes, la distance par rapport au Danube, pas si grande, plaide aussi en faveur de cette localisation, tandis que l'influence byzantine au temps des Comnène est bien connue, sur le plan économique,⁴⁷ politique⁴⁸ ou ecclésial.⁴⁹ Un autre argument en faveur de notre hypothèse est le fait que la zone du Nord-Est de la Valachie et du Sud de la Moldavie se trouve dans l'immédiate proximité de deux régions (Dobrogea et la Moldavie) où la circulation des croix pectorales simples ou doubles reliquaires, est très bien attestée archéologiquement au niveau du XII^e siècle.⁵⁰ Tout aussi important est le fait que, dans la période des

mănăstiri în județul Buzău, BCMI, 1924, XVIII, p. 141–142, Pavel CHIHAIA, *De la Negru Vodă la Neagoe Basarab. Interferențe cultural-artistice în cultura românească a evului de mijloc*, București, 1976; Corneliu ȘTEFAN & Colectiv, *Vestigiile rupestre din Munții Buzăului*, Buzău, 1980; Horia CONSTANTINESCU, *Schituri sau sihăstrie rupestre buzoiene. Mărturiile ale vechimii creștinismului și continuității noastre pe aceste meleaguri*, Spiritualitate și Istorie la Întorsura Carpaților, I, Buzău, 1983, p. 321–340; Emil LUPU, *Observații asupra Vestigiilor rupestre din zona Carpaților de Curbură*, Mousaios, IV/2, 1994, p. 17–24; Eugen Marius CONSTANTINESCU, *Memoria pământului dintre Carpați și Dunăre; nord-estul Munteniei și sud-vestul Moldovei în veacurile IV–XI d. Hr.*, București, 1999; Dan Gh. TEODOR; Doina CIOBANU; Eugen Marius CONSTANTINESCU, *Vestiges rupestres chrétiens dans les Monts de Buzău*, Aspects of Spiritual Life in South East Europe from Prehistory to the Middle Ages, Iași, 2004, p. 303–322.

⁴⁷ Ernest OBERLÄNDER-TĂRNOVEANU, *Moneda bizantină și de tip bizantin pe teritoriile de la sud de Carpați în secolele XII–XV – o analiză critică a documentelor numismatice*, Mousaios, VII, Buzău, 2001, p. 337–391.

⁴⁸ Mihai SPĂTĂRELU, *Opera istorică a cronicarului bizantin Ioan Kinnamos și importanța ei pentru istoria României*, MMS, LXII, 6, 1986, p. 70 – 84, avec toute la littérature aférente à cette question; Nicetae CHONIATAE, *Historia*, recensuit I. Bekker, Bonn, 1835; FHDR, III, p. 251, pour la littérature de la question voir note 2; Marin COJOC, *Împărați și demnitari bizantini pe teritoriul patriei noastre (sec. IV–XII)*, BOR, CVIII, 7–10, 1990, p. 194.

⁴⁹ Nil DOXOPATRIS, *Τάξις τῶν Πατριαρχικῶν Θρονῶν*, MIGNE, PG, CXXXII, col. 1105; FHDR, III, p. 163 et note 3; Jean DARROUZÈS, *Notitiae Episcopatum Ecclesiae Constantinopolitanae*, Paris, 1981, Not. 14, p. 154–158 (commentaire) et 373–377 (texte) : « ...ἀλλὰ καὶ πᾶσαι αἱ παρίστριοι πόλεις αὐτῷ ὑπόκεινται, ἦτοι αἱ τοῦ Δανουβίου ποταμοῦ... »; Ion BARNEA, *Cultura pe teritoriul Dobrogei în secolele X–XII*, în Ion BARNEA, Ștefan ȘTEFĂNESCU, *Din Istoria Dobrogei*, III, 1971, p. 316–319; 324–325.

⁵⁰ Dan Gh. TEODOR, *Creștinismul la Est de Carpați de la origini până în secolul al XIV-lea*, Iași, 1991; Ion BARNEA, *Arta creștină în România*, II, București, 1981; Victor SPINEI, *Circulația*

X^e–XII^e siècles, on peut parler de l'existence d'un knézat roumain, ayant son centre à Slon (Prahova), les témoignages archéologiques étant édifiants en ce cas.⁵¹ Le sort de la cité construite dans l'endroit nommé « la Ciugă » trahit l'agitation de la période que la région a traversée au cours des grandes migrations des IX^e–XIII^e siècles, étant repérées archéologiquement non moins de cinq reconstructions successives. Dans ce cas, ce qui attire notre attention, c'est la dernière phase (n^o 5), car la reconstruction de la cité a eu lieu dans la première moitié du XII^e siècle, sans que l'on puisse préciser le moment où elle a cessé de fonctionner. Il est également à mentionner que c'est à peu près dans cette même région de la *Coumanie* qu'allaient développer leur mission ces hiérarques orthodoxes (*des pseudoévêques de rite grec*) mentionnés dans la lettre du 14 novembre 1234 du Pape Grégoire IX, par laquelle le souverain pontife demandait à Béla IV, fils et corégent d'André II, de ramener les Vlaques sous l'autorité de l'évêque catholique de ce pays.⁵²

La qualité et la raison de la présence du *Scythe*. Une question se pose: en quelle qualité et dans quel but est-il venu à Constantinople et, implicitement à Phryganon? De ce point de vue, les renseignements offerts par le texte sont insuffisants. On nous dit qu'il s'agit d'un *homme du Christ* dont, à première vue, on peut affirmer que c'est un *prêtre digne à tous les égards* (πάντη πρεσβύτης), *qui peut être même nommé geronta* (ἄμα γέροντα τοῦτον καλέσεις), que le patriarche tient pour un homme humble, qui mène sa vie selon la règle monacale. De même, puisqu'il apparaît dans le contexte d'un monastère patriarcal, on peut en déduire qu'il s'agit d'un hiéromoine. Parallèlement à cette image positive, Hiérothé en construit une autre, diamétralement opposée, où l'on voit un homme *hautain, au parler emphatique, qui aime étaler ses distinctions* (un collier et une croix en cuivre) et à attirer les regards sur lui, *sournois* et sans aucune éducation, *vêtu de fer*, de sorte qu'il laisse l'impression d'être plutôt un guerrier. Le contraste entre les deux images est frappant et même inexplicable à première vue. Mais, nous avons des raisons suffisantes pour douter de la véridicité plénière de l'image négative créée par Hiérothé, et cela de ses dires mêmes. Tout d'abord, il ne faut pas ignorer son subjectivisme: lui et sa communauté avaient été « lésés » par la décision du patriarche, et par cette lettre, il manifestait son

unor piese de cult în regiunile românești nord-dunărene în secolele X–XVII, Arheologia Moldovei, XV, 1992, p. 153–175.

⁵¹ Maria COMȘA, *Un knézat roumain des X^e–XII^e siècles à Slon-Prahova (Étude préliminaire)*, Dacia, NS, XXII, 1978, p. 303 – 318, p. 316, à la note 23 l'auteur précise qu'après la destruction survenue au XII^e siècle, « due le plus probablement aux Coumans », il semble que la cité ait été reconstruite sur un autre emplacement, ce nouveau centre politique étant détruit par les Tatars en 1241, tel que l'indique la toponymie de la région: le massif Tătarul, les aiguilles Tătarul et Tătârșul. Ces suppositions se fondent sur l'analyse partielle de fragments de murs qui peuvent être datés largement aux XIII^e–XIV^e siècles, sans que l'on puisse en faire un examen plus approfondi, vu qu'ils se trouvent sous des bâtiments modernes et que l'on n'ait pas découvert des fragments céramiques à partir desquels on puisse avancer une date plus précise.

⁵² D. R. H., D, I, n^o 9; D.I.R., C, sec. XI–XIII, n^o 230; Hurmuzaki-Densușianu, I, 1, p. 132–133.

indignation devant une telle décision, mettant sur le tapet les défauts du *Scythe*. C'est pour cela que certaines affirmations sont, à coup sûr, exagérées. Il se peut qu'en essence, Hiérothé n'ait pas menti, mais en exagérant, il a beaucoup dénaturé le portrait réel. Avant tout, il paraît que le nouveau venu ne soit pas si inculte, puisqu'il *parle emphatiquement* (ὥς γε κομπάζει). Or, on en déduit qu'il devait connaître assez bien le grec pour pouvoir manifester cette « qualité ». Le *manque de culture* est le reproche traditionnel des Byzantins à l'égard des habitants des régions danubiennes. Quant à l'affirmation qu'il *ne connaît même pas la prière « Notre Père »*, elle ne diffère pas de celle du patriarche Athanase qui, vers 1305–1306 disait que: « *je ne sais pas si ceux qui habitent près de l'Istros vénèrent-ils autre chose du Christ en dehors du nom.* »⁵³ On ne doit donc pas être surpris par la description de Hiérothé, qui exprime en fait le point de vue généralement accepté, en l'appliquant à un cas particulier, auquel il était confronté en ces circonstances-là. Néanmoins, dans le cas du *Scythe*, il surprend très bien la différence existante entre ce qu'il veut paraître et ce qu'il est en réalité.

Ce qui nous intéresse davantage, c'est que Hiérothé ne lui conteste nullement la qualité d'homme du Christ (Χριστοῦ), « *la même foi et le même baptême* » dont on parlait plus haut, ni son ordination sacerdotale, donc la validité du ministère (πάντη πρεσβύτης). A coup sûr, si le *Scythe* avait eu le moindre problème de ce point de vue, Hiérothé n'aurait pas passé sous silence un aspect si important dans la vie de l'Eglise comme la succession de la grâce. Son silence à ce sujet représente, à notre avis, une confirmation de la validité de l'ordination sacerdotale du *Scythe*. Il y a donc, pour le *Scythe*, succession de la grâce valide, transmise selon les normes canoniques constantinopolitaines. Continuant d'analyser le portrait esquissé, on voit que cet hiéromoine est surtout *préoccupé par les choses élevées*, (ἄττειν ἄέρια) et il en est même *accablé* (βαρυναχθούντι δὴ ταῦτα). Comme il s'agit de sacerdoce et de monachisme, nous croyons que τὰ ἄέρια pourrait se référer, probablement, à un rang ecclésiastique supérieur, mais qui ne peut pas être précisé.

En ce qui concerne le but de son arrivée dans l'Empire, on peut seulement supposer qu'il s'agissait de l'obtention ou la confirmation de ce rang ecclésiastique à Constantinople. Le manque de clarté du texte constitue probablement la raison pour laquelle la lettre de Hiérothé n'a pas rencontré l'attention due de la part des chercheurs.

Il est possible qu'après la défaite de Myriokephalon, en 1176, suite aux échecs subis sur le plan militaire⁵⁴ et religieux,⁵⁵ l'Empire ait cherché à consolider

⁵³ Vitalien LAURENT, *Les registes des Actes du Patriarcat de Constantinople*, vol. I, Les Actes des Patriarches, fasc. IV, Les registes de 1208 à 1309, Paris, 1971, p. 430, n° 1636 ; FHDR, IV, București, 1982, p. 141–143, et le commentaire de la note 7.

⁵⁴ George OSTROGORSKY, *History of the Byzantine State*, New Brunswick, New Jersey, 1969, p. 391.

son influence au Danube, en attirant certains chefs politiques locaux.⁵⁶ Du point de vue diplomatique, Byzance est restée tout aussi active même après cette date⁵⁷ et il n'est pas exclu que c'est à la suite de telles démarches que le *Scythe* fût apparu lui aussi dans la capitale de l'Empire. Nous savons indubitablement qu'il n'était pas un simple moine, du moins au moment de son arrivée à Phryganon, car ses deux distinctions (le collier et la croix) ne justifieraient leur présence qu'en possession d'un personnage placé sur un certain degré hiérarchique. D'autre part, le plaisir qu'il prenait à les étaler partout nous fait croire qu'il venait justement de les obtenir. Nous ne savons pas quel était son statut lors de son arrivée à Constantinople: y fût-il ordonné ou bien il y eut la confirmation de la validité de son ordination. C'est la raison pour laquelle, croyons-nous, Hiérothé n'a pas contesté l'ordination en soi, mais seulement le candidat. En tout cas, le *Scythe* a passé une période assez longue sur le territoire de l'Empire, puisqu'il eut le temps d'apprendre le grec suffisamment bien pour pouvoir « parler emphatiquement » devant des Grecs.

De même, l'idée que le *Scythe* serait un simple moine, venu d'un monastère du Paristrion byzantin seulement pour enrichir sa vie spirituelle et son expérience monacale ne nous paraît pas acceptable, car alors son attitude aurait dû être bien plus réservée. Or, l'impression que nous laisse sa description, si subjective fût-elle, c'est que l'on a à faire à un homme qui précipite les choses pour obtenir au plus tôt τὰ ἀέρια, sans trop s'impliquer dans l'existence de la communauté monastique de Phryganon et s'en aller le plus vite possible.

⁵⁵ Florina FODAC, *Manuel I Komnenos (1143–1180) and the Universal Empire. The last Attempt of "renovatio Imperii" before the IVth Crusade*, Études Byzantines et Post-Byzantines, IV, Iași, 2001, p. 138.

⁵⁶ Ces contacts ne doivent pas être compris comme une mesure désespérée de Constantinople, mais seulement comme un regroupement de la sphère d'intérêt de la diplomatie de l'Empire dans une région plus proche de la capitale. La diminution des capacités militaires en 1176 a provoqué une destabilisation de la capacité de contrôle sur le secteur danubien. En ces circonstances, il n'est pas exclu que, pour prévenir une éventuelle incursion des Coumans ou des Hongrois dans le territoire impérial, ou une possible coalition de ceux-ci, on eût contacté l'un des chefs d'une formation présétatique roumaine du nord du Danube et accordé à cette formation, en échange de son serment de vassalité, une hiérarchie ecclésiastique dépendante de Byzance. Le but d'une telle démarche serait l'acquisition d'un vassal du territoire duquel on pouvait surveiller la Hongrie, la Coumanie et les autres formations présétatiques roumaines de Valachie. C'est une des raisons de croire que le *Scythe* est originaire de la zone des Souscarpatés de Courbure. En ces conditions, l'alliance avec une formation présétatique roumaine, de préférence la plus puissante et la plus avantageuse du point de vue stratégique, apparaît comme une démarche de la diplomatie byzantine non seulement naturelle, mais nécessaire même. De même, nous considérons que cette démarche ne doit pas être située dans la sphère de la diplomatie officielle mais plutôt dans celle développée dans le *silentiarium* impérial, connaissant bien « l'inégalable art de Manuel Comnène de semer la discorde parmi ses ennemis », cf. Eustathie *Metropolitae Thessalonicensis opuscula*, p. 199, apud, P. DIACONU, *Les Coumans...*, p. 94.

⁵⁷ Paul MAGDALINO, *The empire of Manuel I Komnenos, 1143–1180*, Cambridge University Press, 1993, p. 98–104.

Malgré toutes ces confusions existantes dans le texte, ce qui en résulte avec certitude c'est que vers la fin du XII^e siècle, entre le territoire du nord du Danube et Constantinople il y avait une relation ecclésiastique directe et sans intermédiaire, ce qui, à notre avis, représente l'aspect le plus important qui doit être analysé à propos de cette source.

L'importance de l'épître. Quoique pauvre en détails, le texte présent s'avère utile pour l'étude de l'histoire ecclésiastique des Roumains du nord du Danube, au XII^e siècle, mais sans exagération. Tel qu'il en résulte de cette source, le *Scythe* est une personne assez importante: on met à sa disposition tout un étage, et cela à l'intervention expresse du patriarche, ce qui nous fait croire que sa présence dans la stavropégie patriarcale n'est pas fortuite. Nous disposons d'arguments internes qui nous permettent de supposer qu'il pourrait s'agir d'une relation ecclésiastique à haut niveau, mais il est difficile d'établir une limite à nos suppositions. Le pas en avant que fait la mise en valeur de ce document consiste en ce que, si, jusqu'à présent, les historiens considéraient que les liens ecclésiastiques avec l'Empire s'établissaient par les cités épiscopales du sud du Danube, supposant une relation indirecte avec Constantinople sur le plan ecclésial, ce document vient prouver que, du moins vers la fin de la dynastie des Comnènes, les relations ecclésiales entre les Roumains de l'espace carpatodanubien et Byzance étaient devenues à un moment donné, directes, sans intermédiaire, grâce à la politique extérieure que les Byzantins avaient promue dans les Balkans. Cependant, nous ne savons pas si dans un tel contexte pouvait apparaître une hiérarchie locale, en laquelle nous sommes enclin à identifier les précurseurs de ces *pseudo-évêques de rite grec*. Ce qui est hors de doute c'est que dans la seconde moitié du XII^e siècle, dans l'espace roumain existaient des conditions politiques et religieuses assez bien configurées pour retenir l'attention de la diplomatie byzantine. En ce sens, on se demande s'il n'y eut pas là une tentative de rendre officielles des relations politico-ecclésiales plus anciennes, projet qui n'a pas pu être mené à bonne fin à cause de la révolte des Assans et de la conquête de Constantinople par les armées de la IV^e Croisade.

Version française: Măriuca Alexandrescu